Je n'arrivais plus à dormir depuis des semaines. Il fallait que je le fasse, et je l'ai fait.

C'est simple, en définitive.

Le tout, c'est de ne pas se faire repérer.

Mon sac sur les épaules, j'ouvre la porte de ma chambre, je glisse sur le carrelage sans allumer la lumière. J'habite cet appartement depuis toujours, je suis capable de m'y déplacer dans le noir, de le traverser les yeux fermés. Je me revois enfant : je jouais aux Indiens dans le couloir qui paraissait si long. Ce soir, j'avance comme l'Indien que je ne veux plus être, une main dans le dos pour m'assurer que le contenu de mon sac ne fera aucun bruit. J'emporte des choses métalliques et lourdes qui pourraient s'entrechoquer. Je prends garde à ne rien heurter. J'ai beau ne courir aucun risque

– ma mère dort, et quand elle dort de son sommeil chimique rien ne peut la réveiller, pas même un coup de fil au milieu de la nuit –, je multiplie les précautions. Il n'est pas tard, à peine 22 heures, j'ai les clés de la cave dans ma poche ainsi que celles de l'antivol, je déverrouille la porte d'entrée, la serrure cliquette. Je me glisse sur le palier, ferme derrière moi à double tour – double cliquetis.

Mon cœur bat à peine plus fort qu'à l'ordinaire.

La nuit transforme la banalité des murs en ombres angoissantes. J'ai l'impression que des blocs d'obscurité pulsent lentement. Le palier ne ressemble plus au palier. Je pourrais me trouver ailleurs, dans un espace inconnu, un bâtiment étranger, un château, une cave sans lumière. Je respire lentement et j'arrête de me faire des films. J'allume la veilleuse, l'espace redevient familier. Je cours dans les escaliers, récupère mon vélo, glisse les oreillettes du MP3 sous mon bonnet et file vers la gare.

Je longe la ligne du tramway, je fais mon possible pour ne pas penser à mes actes. Partir la nuit quand on n'a pas encore quinze ans, que l'on a cours le lendemain et sans qu'aucun adulte ne soit prévenu, cela se nomme une fugue. Je monte le son, la guitare des Grizzly Bear recouvre l'inquiétude d'un cocon musical familier.

La nuit est froide, glaciale, ma respiration me brûle les narines. Les réverbères jaunissent la route. Le ciel, tout là-haut, m'attend, magnifique, scintillant, il lutte à armes inégales contre les lueurs de la ville. Là où je vais, le ciel gagnera le bras de fer, il étincellera pour moi seul. Je pédale vite, j'ai rendez-vous avec les étoiles pendant que ma mère dort artificiellement, pendant que mon père fait je ne sais quoi, pendant que le reste de l'humanité regarde la télévision, ouvre des pages sur Internet ou s'occupe comme il peut.

J'oublie le monde, il n'est que la troisième planète d'un système solaire de banlieue d'une galaxie mineure.

Lumière d'un réverbère, obscurité relative de la nuit, lumière d'un réverbère, obscurité ; j'avance comme on saute d'une case blanche à une case noire.

Quand j'arrive à la gare, j'ai l'impression que le froid va détacher mes oreilles : elles tomberont au sol sur la dalle gelée et se briseront dans un petit bruit de verre cassé. Et je ne pourrai plus rien entendre : ni les cours des profs, ni les cris de ma mère, ni la voix presque muette de mon père au téléphone. Ce ne serait pas si mal, mais la musique me manquerait.

Je me place vers le milieu du quai, c'est là que s'arrête la voiture où l'on peut monter avec un vélo.

Roulis du train. Mes mains dans les poches de ma veste, j'observe les rares passagers qui rentrent chez eux dans le vignoble ; avec deux pouces, ils racontent leurs journées à leurs téléphones, ou ne font rien d'autre que de s'enfoncer profondément dans le vacarme de leurs écouteurs.

La nuit transforme les vitres en miroir, le paysage a disparu, je me vois : bonnet enfoncé jusqu'aux sourcils, écharpe remontée jusqu'au nez, deux vagues yeux marron enfouis entre les plis des étoffes. Si jamais je devais disparaître, personne ne pourrait témoigner de m'avoir aperçu dans ce train.

Le visage renvoyé par la vitre est mon visage : un visage qui finit par devenir étranger si je le contemple trop longtemps.

Je suis jaune dans la lumière du train,
les gens sont jaunes,
nous sommes tous sur une autre planète,
traversant l'espace dans une longue navette.

Je tourne la roulette du MP3, je cherche un vieux truc, un disque de mon père, David Bowie, *Ziggy Stardust*. J'écoute la complainte d'un extraterrestre et je ferme un instant les yeux. Cet album est paru l'année de naissance de mon père, c'est lui qui me l'a dit.